
Rose-Marie Vassallo

Traduire en XS

On les r'trouve, en raccourci, dans nos p'tites amours d'un jour,
Toutes les joies, tous les soucis des amours qui durent toujours. . .

Paul Fort

La Marine (chanté par Brassens)

Quelle différence y a-t-il entre un traducteur de livres pour enfants et un traducteur tout court ? Aucune. Les élans sont les mêmes, les frustrations sont les mêmes, les deux ne font souvent qu'un. Et nos petites traducs d'un jour, que Paul Fort me pardonne, contiennent assurément toutes les joies, tous les soucis des traductions au long cours. En raccourci ? Pas toujours. Et moins encore à proportion : tantôt l'effet de réduction s'amplifie, tantôt il joue à peine. Pourquoi ces distorsions ? Serait-ce que malgré tout, si les praticiens sont les mêmes, les pratiques diffèrent ? Serait-ce que traduire pour les enfants n'est pas seulement traduire en plus petit ?

A priori, c'est pourtant bien d'échelle qu'il s'agit. Dans le secteur jeunesse, sauf exception, tout est de calibre réduit : le nombre de signes (textes courts) ; la complexité (textes simples) ; le lecteur lui-même (lecteur en herbe). Pourtant ni l'ampleur de la tâche, ni les états d'âme afférents, ni les rémunérations ne sont directement fonction de ces modicités conjuguées. Diminution par ci, agrandissement par là, entre traduire en XS et traduire en XXL, quelles sont les différences au juste ? Un test comparatif s'impose.

Le format réduit du lecteur vaudrait développement à lui seul. Jules Hetzel, éditeur de Jules Verne, résumait ainsi ce qu'il implique : « Pour les enfants, le meilleur ». Ce qui signifie, pour le traducteur, intransigeance absolue sur la qualité de son travail, et davantage de doutes encore qu'en traduction générale – sur le dilemme sourcier-cibliste et sur le jeu des

registres, entre autres. Le but n'est pas la mise aux normes, il est de bannir le fade, l'invertébré, le fabriqué. Il est que chaque phrase soit une fête, une surprise, et que le génie de la langue d'arrivée, ce feu follet, titillé par celui de la langue source, y gambade avec force pieds de nez. Plus qu'en littérature générale, rendre cliché pour cliché, platitude pour platitude relève de la fidélité mal placée (hors dialogue, il va de soi). Il s'agit là, bien sûr, d'un credo, mais le traducteur qui le fait sien, au scandale de l'école d'en face, se retrouve fréquemment en mode réécriture, avec les cas de conscience qui en découlent – premier frein au rendement. Jardiner des lecteurs est pourtant à ce prix.

Second frein au rendement, la simplicité du texte. Le piège par excellence : à nombre de signes égal, traduire du simple dévore plus de temps que traduire du complexe. D'abord, paradoxalement, les contenus sémantiques des termes simples coïncident encore moins, entre homologues d'une langue à l'autre, que ceux des termes complexes. Ensuite, plus un énoncé est simple et plus il contient de sens superposés, que le traducteur à son tour doit camoufler sous un énoncé simple et non juxtaposer en explication de texte. Enfin, l'énoncé complexe, organisme élaboré conçu à des fins précises, impose au moins ses diktats ; alors que le simple, même si l'on renonce à en restituer tous les sens, ouvre sur une foule d'options, source d'irrésolution douloureuse. En résultat, le plus souvent, traduire du simple n'a rien de simple et en cas de succès (de haute lutte), un nouveau désavantage apparaît : dans sa simplicité, le texte d'arrivée semble avoir coulé de source. Que telle soit l'impression du lecteur, parfait ; qu'elle soit aussi celle du donneur d'ouvrage est plus fâcheux. Pour lui, la démonstration est simple : l'original était simple, le produit fini est simple, donc l'opération était simple. Le tarif sera sobre aussi. Et comme le simple va de pair avec le concis, le chèque tendra doublement vers l'ellipse.

Poids accru du lecteur, trompeuse simplicité : ces deux éléments qui alourdissent les tâches et allègent les tarifs se retrouvent dans toute la gamme du secteur jeunesse. Mais c'est dans le roman que leurs effets jouent à plein, surtout lorsque n'intervient pas, ou peu, le troisième élément, la brièveté du texte. En ce sens, le gros roman pour enfants ou adolescents paraît bien cumuler tous les inconvénients du genre. Aux difficultés précitées s'ajoutent volontiers les casse-tête classiques du roman pour adultes : écarts culturels, saveurs dialectales – parler noir-américain, irlandais, créole, sociolectes variés –, vocabulaire spécialisé – marine en bois, artisanat médiéval –, auteur qui s'ingénie à faire de sa langue tout ce que la vôtre vous interdit, etc. Le tarif, lui, sera celui de « l'enfantine ». Dans

ce domaine, les interventions du CNL, imposant un tarif minimum pour l'attribution d'aides à la traduction, ont produit des effets bénéfiques, quoique sans doute pas universels. Pour le reste, ces gros ouvrages offrent toutes les pesanteurs des traductions de longue haleine : mise en route poussive, horizon bouché pour longtemps (ce qui peut être sécurisant lorsque les contrats se font rares), moindre maniabilité et donc recul malaisé, quasi impossibilité des relectures d'un seul tenant – tout comme en littérature générale. L'unique domaine où le roman pour jeunes lecteurs peut marquer des points est celui des droits d'auteur à long terme. La durée de vie de ces ouvrages étant en moyenne plus longue qu'en littérature générale, on a parfois d'heureuses surprises avec le temps – même si les pourcentages microscopiques, qui certes peuvent se négocier, amenuisent les rentes et raréfient les mines d'or.

Mais le livre pour enfants se distingue plutôt par ses textes courts, du roman pour petits aux contes et récits variés, sans oublier l'album – genre particulier puisque ce n'est plus le texte, ou plus seulement le texte, mais l'image qui conduit l'histoire. Leur légèreté en nombre de signes fait de ces ouvrages un monde à part et produit, pour le traducteur, des effets qui dépassent de loin ceux du pur quantitatif : à nombre de signes égal, c'est tout le paysage qui est transformé. Commençons par faire un sort à l'équation perverse : simple, plus court, égale facile. Ce serait le rêve, mais ce n'est pas le cas. Pas plus que le fait d'avoir pied partout dans le petit bain de la piscine n'assure un crawl impeccable. Il s'en faut : le petit bain est traître. Certes, on voit toujours le fond – ce dont le bon nageur se moque –, mais l'exiguïté interdit l'élan et tout régime de croisière, et la moindre imperfection crève les yeux.

En réalité, plus un texte est bref et plus il est fragile en traduction. Un grand roman peut, cela s'est vu, survivre à une traduction anémiant. Au même régime, un texte poids plume perdra tout. C'est le cas des albums pour petits : à une ou deux lignes par page sur une vingtaine de pages, le texte s'y fait comptine. La concision drastique imposée (contraintes d'espace) le rend d'autant plus facile à « rater ». Pas grave, dira-t-on : il reste les images. Oui, mais l'écrit aura perdu un point de plus. Traduire en enfantine, c'est traduire des bulles de savon. Le corollaire est que ces textes courts sont ceux sur lesquels on passe le plus de temps – à nombre de signes égal toujours. Sans parler du syndrome de la première page. Nous connaissons tous ces affres. Pas moyen de trouver le ton. On sèche et on se dit : « C'est sur ce texte-ci que je vais me casser les dents. » Piétiner au seuil du roman d'un Nobel, passe encore. Mais faire l'impasse trois jours durant sur *Little Big Mouse*, il y a de quoi se sentir bien petit.

Pourtant, toutes proportions gardées, les textes courts ont leurs bons côtés. Pour commencer, on n'y passe pas des mois, malgré la productivité moindre. D'autant qu'une partie de l'alchimie se fait en dehors des heures ouvrables, loin du clavier, parce qu'on a retenu par coeur l'original et que la pensée y revient, délibérément ou non, à toute heure. Si bien que, lorsque après trois jours d'angoisse à vide on s'attelle enfin au texte redouté, il est traduit en une matinée. Une ou deux séances encore de relectures-polissage et la tâche sera bouclée. Satisfaction. Une bonne chose de faite, surtout si dans le même temps on peine sur une traduction de longue haleine, de celles qu'on ne voit pas avancer – laquelle aura eu le mérite d'épargner la perte sèche des jours de refus d'obtempérer. Pour qui célèbre la fin de chaque traduction, voilà multipliées les occasions de célébrer ! Or la joie d'achever un travail n'est pas fonction du nombre de pages. Elle serait plutôt à la hauteur du sentiment de défi surmonté, lui-même à la mesure de l'appréhension susdite. En corollaire, la liesse peut se réduire à peu de chose, soit qu'on ait triomphé sans gloire, soit qu'on n'ait pas triomphé vraiment. Malgré tout, le plaisir est là, et dix petits plaisirs valent bien un grand. Mieux, pas de post-partum comme au sortir d'une longue gestation. Vous voilà frais et dispos, prêt à enchaîner sur la mini-traduction suivante, sans préjudice de la grande qui joue les toiles de fond. Car, autant le préciser, la grande ou un solide tissu de moyennes demeurent une nécessité : pour le traducteur à plein temps, un programme à base d'albums aurait tout d'un jeu de marelle. Un arrière-plan s'impose donc. Certes, à ces jongleries, on a souvent les mains pleines ; mais le risque d'ankylose est nul, et les apports d'air frais oxygèment les méninges.

Autre bon côté des traductions en raccourci : à ces menus travaux correspondent autant d'éclosions. Or, là encore, la joie de recevoir le petit dernier fleurant bon l'encre fraîche n'est guère fonction du nombre de pages ou d'heures de travail. Au contraire, pour un ouvrage modeste, le bonheur de propager un texte qu'on a aimé, dans lequel on a mis un peu de soi, se révèle sans mélange : à l'heure de dilapider les exemplaires d'hommage, on n'a même pas à préciser, vaguement gêné, que rien n'oblige le bénéficiaire à lire l'offrande. Elle sera lue, on le sait ; on en aura des échos. Bref, pour ces noisettes, les joies du partage sont plus concrètes et plus sûres que pour bien des traductions plus somptueuses.

Des échos. C'est peut-être là que le livre pour enfants se démarque le plus de la littérature générale. Dans cette dernière, des centaines d'heures de labeur solitaire débouchent souvent sur un grand silence blanc, à peine irisé d'une pincée de « J'ai bien aimé » de la part de l'entourage et, dans le

meilleur des cas, de quelques lignes dans les revues littéraires. Le livre de jeunesse, à l'inverse, est un univers bouillonnant dans lequel critiques spécialisés, libraires, bibliothécaires, enseignants et lecteurs vous prodigueront louanges, commentaires, piques à l'occasion, sans parler d'invitations à discuter de votre métier dans divers salons, fêtes du livre, collèges et lycées. Même lorsque le mystère de la traduction n'est pas au centre du débat (il l'est souvent), au moins il n'est pas passé à la trappe ; le traducteur existe, ambassadeur du texte. À l'évidence, tout est à prendre avec un grain de sel, l'éloge comme la critique – sans vis-à-vis serré avec l'original, que valent l'un et l'autre ? Il n'empêche. Les rencontres sont stimulantes et les échanges réconfortants : les textes passés par nous vivent.

Mais c'est peut-être dans les rapports avec les donneurs d'ouvrage que les tâches les plus modestes se révèlent le plus satisfaisantes. Pour un texte brévisime, pas de sous-entendu du style « Je le ferais moi-même si j'avais le temps ». Mille à deux mille signes en tout, un niveau de langue à la portée d'un élève de troisième : si l'on fait appel à vous, c'est qu'on est d'avis que vous ferez mieux, non seulement que l'élève de troisième, mais qu'une traduction maison. Et cette reconnaissance du métier, ou plus justement du tour de main, ailleurs si chichement mesurée, n'a rien de désagréable. De plus, la brièveté du texte, encore elle, permet des discussions fécondes avec les responsables de collection, discussions au cours desquelles parfois les bonnes idées fusent. Le produit fini n'est pas seul à y gagner : la qualité des échanges aussi. Ce qui permettra, accessoirement, de mieux discuter de la juste rémunération de la tâche (d'ordinaire un forfait, plus avantageux par bonheur qu'un paiement au feuillet). En un mot comme en cent, sous toutes ses facettes, la traduction pour les petits est la plus conviviale de toutes.

Traduire pour les enfants, l'idéal pour les débutants ? Non et oui. Non, si c'est la facilité qu'on y escompte. D'abord, la traduction facile reste à inventer ; mais surtout, dans le degré de difficulté d'une traduction (l'éventail est immense), bien d'autres paramètres interviennent que le niveau de complexité de l'original, forme et fond confondus. Le débutant sera plus avisé de se mettre en quête de ce miracle, l'affinité d'écriture avec un auteur, avec le mouvement de sa pensée. Lorsque celle-ci se double d'affinités sur le fond (les deux phénomènes sont distincts), les vents portants valent toutes les facilités, vraies ou fausses.

Oui, cependant, parce que les ouvrages courts sont les meilleurs pour se faire la main, les meilleurs pour découvrir combien un texte est un tout, combien les relectures successives épurent le produit fini, autorisent le recul,

l'audace bien tempérée, combien aussi les suggestions d'autrui peuvent être bonnes à prendre. (Sauf à disposer d'un esclave, demander conseil pour un texte mastodonte oblige à des consultations partielles ; pour un texte vite lu, le consulté jouira d'une vue d'ensemble.)

Une spécialité ? Oui et non. Oui, en ce qu'elle est strictement réservée à qui n'y éprouve pas l'impression de déchoir ou de se plier en quatre. Non, en ce qu'il est exclu de s'y laisser enfermer. Après une session de petit bain, volupté de nager en mer ! Et triste traducteur pour enfants que celui qui mettrait l'horizon au piquet.